



Archives de sciences sociales des religions

120 | octobre - décembre 2002
Varia

Zalkind Hourwitz, *Apologie des Juifs (1789)*

Paris, Éditions Syllepse, 2002, 84 p. (Introduction de Michael Löwy et Heleni Varikas)

Rita Hermon-Belot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/601>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2002
Pagination : 63-126
ISBN : 2-222-96725-2
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Rita Hermon-Belot, « Zalkind Hourwitz, *Apologie des Juifs (1789)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 120 | octobre - décembre 2002, document 120.19, mis en ligne le 17 octobre 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/601>

cans » puis « progressistes », suggèrent à J.-P. Chantin l'hypothèse d'un malaise beaucoup plus général au sein de l'Église catholique.

Même si ces quelques exemples suffisent à montrer à quel point l'entreprise collective dont cet ouvrage est le fruit manifeste le souci d'y résister, elle témoigne aussi de la difficulté pour l'historiographie à échapper à une polarisation aussi écrasante, dans la mesure où, comme l'écrit C. Langlois, la rue en ces temps est ou républicaine ou catholique. Le point de vue protestant, reconstitué par A. Encrevé à travers une presse horrifiée par l'ampleur de la crise des inventaires, exprime une distance à l'égard des positions extrêmes des deux côtés, catholicisme qui apparaît de plus en plus romanisé, mais aussi républicains anticléricaux auxquels l'expérience révolutionnaire n'a décidément rien appris. Le relief même avec lequel il fait ressortir les différents ordres de difficultés posés par la mise en œuvre d'une véritable pluralité religieuse en France est tout à fait révélateur de la fécondité de l'angle d'observation choisi ici. Une fécondité parfaitement servie aussi par la profusion kaléidoscopique de présentations dont la concision n'exclut nullement richesse informative et problématique, car il faut aussi souligner comment, à l'exemplaire déploiement de la thématique de ce colloque, répond l'équilibre de cette passionnante publication.

Rita Hermon-Belot.

120.19

HOURWITZ (Zalkind).

Apologie des Juifs (1789). Paris, Éditions Syllepse, 2002, 84 p. (Introduction de Michael Löwy et Heleni Varikas).

L'*Apologie des Juifs* de Zalkind Hourwitz était un mémoire rédigé pour répondre à la question : « Est-il des moyens de rendre les Juifs plus utiles et plus heureux en France ? » posée par l'Académie royale de Metz à son concours pour l'année 1787. L'ouvrage fut couronné aux côtés de ceux de l'avocat Thiéry et de l'abbé Grégoire, ce qui valait publication, comme en témoignent les approbations et privilèges qui accompagnent le texte. Les palmes de l'Académie revenaient ainsi à trois mémoires préconisant l'accès des juifs aux droits de citoyenneté, mais le partage du prix entre trois lauréats témoigne de la coexistence de vues bien différentes quant aux moyens d'arriver à un tel résultat.

Zalkind Hourwitz, qui se présente invariablement comme « juif polonais », était né dans un petit village près de Lublin. Son parcours nous est connu grâce au beau livre de F. Malino, *Un*

Juif rebelle dans la Révolution, la vie de Zalkind Hourwitz 1715-1812 (Paris, Berg international, 1996). Après avoir étudié à Berlin avec Moses Mendelssohn et à Metz avec le talmudiste Reb Aryeh Loeb, il s'installe en 1786 à Paris où il rejoint d'autres juifs attirés par l'anonymat, la liberté et l'accès à une culture vivante qu'offre la capitale. Culture n'est pas un vain mot pour un homme que 1789 trouvera au poste de secrétaire-interprète pour les langues orientales à la Bibliothèque royale. Immédiatement engagé dans la garde nationale, il fait don à la Révolution du quart de son revenu et devient une figure de la lutte des juifs parisiens pour l'émancipation. Son dernier grand projet est celui d'une langue universelle, mais il meurt en 1812 dans le plus grand dénuement.

Hourwitz avait pris la plume parce qu'il estimait « nécessaire que quelque juif répondit à la question de l'Académie ». De fait, il y répond non seulement par une défense très circonstanciée contre les diverses attaques dont les juifs sont l'objet, mais par ce qu'il intitule sans ambages une « Apologie ». S'agit-il pour autant de mettre en avant un point de vue spécifiquement juif ? La marque de cet ouvrage réside d'abord dans le ton : une ironie, un esprit de dérision et une irrévérence dans lesquels on reconnaît exactement ce que désigne l'intraduisible terme yiddish de « hutzpah ». Mais l'humour est également ici l'une des faces d'une exceptionnelle liberté d'esprit. Elle se lit d'emblée dans le choix des références d'Hourwitz : la Bible certes, qu'il évoque, de même que le Talmud, avec la familiarité d'une longue pratique, mais non sans avoir ouvert son propos avec Ovide et Plutarque, suivis de près par Virgile, Horace et Térence, et aussi Lafontaine, Voltaire, Rousseau, Mirabeau et Mendelssohn. C'est là un bretteur parfaitement armé qui croise le fer sans complexe avec les plus illustres auteurs, intervenant dans les grands débats du moment dont il s'avère parfaitement au fait. Il n'hésite pas davantage à se démarquer d'emblée de la problématique de l'Académie en inversant les termes de son énoncé. Elle se préoccupait de rendre les juifs plus utiles et plus heureux, il veut les rendre heureux et utiles. Et il n'est pas moins libre à l'égard de ses compétiteurs, mettant en doute le bien-fondé de la « régénération » chère à Grégoire, mais également avec ses propres coreligionnaires et avec la religion elle-même. Ce probable fils de rabbin veut limiter strictement leur autorité (en note, il envisage de supprimer purement et simplement la fonction). De fait, Hourwitz l'annonce d'entrée de jeu : « Je parle plus en homme qu'en juif ». Lorsqu'il cite Térence,

c'est la célèbre phrase : « Je suis homme, rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Il y revient sans cesse : « les Juifs sont des hommes comme ceux des autres peuples ».

La Révolution a vite fait de donner à l'auteur de ces thèses l'occasion de les confronter à la réalité, car cette réédition a aussi le mérite de rappeler à l'attention un milieu qui, dès l'été 1789, a fait entendre une voix spécifique en menant une lutte longue et tactique pour la conquête des droits civils et politiques. Non seulement les juifs parisiens n'envisagent l'émancipation que comme une réforme d'ensemble s'adressant à tous les juifs sans distinction de leur communauté d'origine, mais, délaissant les traditionnels réseaux d'influence corporatistes, ils s'engagent résolument dans les nouvelles structures politiques inaugurées par la Révolution, pour mettre en œuvre ce que Michael Löwy et Eleni Varikas définissent très justement comme un « universalisme intransigeant ». Et Hourwitz, qui écrit dans la presse révolutionnaire pour défendre aussi les droits des Noirs, en est un des principaux hérauts.

Mais, alors que le personnage et son œuvre n'avaient retenu jusque-là que l'attention des seuls historiens, Michael Löwy et Eleni Varikas se penchent en philosophes sur le contenu de cet universalisme. En une page et demie de l'introduction qu'ils ont intitulée « humanisme juif et philosophie des Lumières en France », ils résumant la tension essentielle, ce qui fait à leurs yeux le dilemme de l'humanisme des Lumières : le caractère abstrait d'un moment qui a été certes nécessaire dans la constitution de l'idée inclusive d'humanité. Mais un tel moment, écrivent-ils, doit être dialectiquement dépassé par l'universalité concrète qui, loin de nier les particularités, découvre dans celles-ci, dans ce qu'elles partagent, tout autant que dans leur diversité, la figure de leur commune humanité. Le dilemme en revanche est inscrit dans l'histoire et le concept moderne d'émancipation, qui exige de l'individu un choix impossible entre sa participation à l'universalité humaine et sa particularité, qu'elle soit religieuse, nationale ou autre. Pourtant, lorsque Hourwitz prend la parole « en homme » et signe « juif polonais », son universalisme n'implique nullement l'absorption des particularités.

Ce qu'une telle façon de voir a d'extraordinairement fécond prend un relief particulièrement frappant dans la confrontation avec le projet de l'abbé Grégoire. Michael Löwy et Eleni Varikas nous font toucher du doigt comment « des prémisses communes de la philosophie des Lumières donnent lieu à des perceptions

divergentes et parfois opposées de l'universalisme. » Alors que Grégoire ne perçoit l'unité que comme homogénéité, c'est précisément dans la diversité des points de vue, des religions, des cultures, qu'Hourwitz trouve l'universel. L'écart a d'ailleurs été souligné de longue date. Clermont-Tonnerre, en 1789, estimait que « l'abbé Grégoire avait parlé en ecclésiastique ; l'avocat en Juif... et le Juif polonais seul avait parlé en philosophe ». On peut aussi y voir une éclatante illustration des analyses d'Arendt sur les Lumières dans ses *Origines du totalitarisme*, mais avec, dans la personne et dans l'œuvre d'Hourwitz, une alternative vivante, en actes. Ainsi, même si la position de ce juif polonais qui écrivait si bien le français a certes été tout à fait rare en son temps, il était important de faire entendre sa voix, tout autant d'un point de vue d'éthique intellectuelle, pour un aussi bel exemple d'autonomie de la pensée dans un contexte pourtant écrasant, que comme une précieuse contribution à l'évaluation des contenus dont la philosophie des Lumières était porteuse et des choix qui ont présidé à leur mise en œuvre.

Rita Hermon-Belot.

120.20

HYMES (Robert).

Way and Byway. Taoism, Local Religion, and Models of Divinity in Sung and Modern China. Berkeley, University of California Press, 2002, xvii + 364 p. (cartes, index, glossaire).

Fait rare, R.H. est un historien de la société et de la politique chinoise venu à l'histoire religieuse. Dans un travail antérieur concernant les élites de la préfecture de Fuzhou (actuelle province du Jiangxi) sous la dynastie des Song (960-1279), il avait discerné une rupture majeure entre les Song du Nord et du Sud (en 1126) : les élites qui précédemment ne songeaient qu'aux examens, aux carrières nationales, se mariant au loin et s'installant très volontiers à la capitale, deviennent sous les Song du Sud « localistes ». C'est-à-dire que, plus méfiantes envers la politique nationale et constatant les taux toujours décroissants de réussite aux examens, elles se replient sur leur pays, et consacrent une bonne partie de leurs ressources à acquérir localement un capital foncier et symbolique, s'investissant dans les projets et les bonnes œuvres locales, et ne cherchant pas à partir. Il avait alors constaté que l'un des signes de cette stratégie sociale était le soutien que ces élites apportaient, assez soudainement, à des cultes locaux, et en particulier, dans le cas de Fuzhou, à celui des trois saints du mont Huagai :